

Exemplare vom Jahre 1178 übersetzt worden sind; er suchte, soweit es die Bibliotheksverhältnisse in Jerusalem ermöglichten, die anderweitige Bezeugung der Texte festzustellen; mehrere von den Viten scheinen unbekannt zu sein. — In der dem hl. Antonius geweihten Kirche der Kopten beim Heil. Grab konnte Dr. Graf bisher nur vier teils arabisch, teils koptisch geschriebene Kodizes einsehen und beschreiben, die noch jetzt zum kirchlichen Gebrauche dienen. Über das Vorhandensein anderer Handschriften in diesem Kloster konnte er bis jetzt nichts in Erfahrung bringen.

Neben der Inventarisierungsarbeit betrieb Dr. Graf das Studium der orientalischen Riten, die literar-historische Untersuchung des oben genannten pseudo-athanasiansischen Werkes, die Vorarbeiten für verschiedene Textpublikationen sowie eine Materialiensammlung zu einem Lexikon der liturgischen Termini in syrischer, arabischer und koptischer Sprache.

Die Arbeiten von Dr. Karge, der seit Frühjahr 1909 in Jerusalem weilt, bewegten sich auf dem Gebiete des vorchristlichen, alten Orientes. Sie sind teils archäologischer, teils topographischer Natur: Forschungen über die Grabanlagen des Ostjordanlandes, Grabungen am Ufer des Sees Genezareth, auf dem Besitz der Station Tabgha des deutschen Vereins vom Heil. Land, größere Forschungsreisen in Galiläa, Phönizien und dem südlichen Libanon, ferner in Judäa und im Ostjordanlande usw. Bei den Forschungen in der Umgebung von Tabgha wurden auch Ruinen aus byzantinischer Zeit festgestellt. Ferner fand Dr. Karge die Ruinen des altchristlichen Klosters und der Kirche an der Stätte der ersten wunderbaren Brotvermehrung, Badeanlagen aus römischer Zeit, und Ruinen anderer Gebäude. Ein vorläufiger Bericht über die Funde wird demnächst veröffentlicht werden; die ausführliche Bearbeitung des Materials; zunächst der Gräber des Ostjordanlandes, kann erst nach der Rückkehr Dr. Karges nach Europa erfolgen.

Für die leitende Kommission:

Prof. J. P. KIRSCH.

**La basilique hélénienne de l'Éléona retrouvée avec la grotte où Notre Seigneur instruisait ses disciples au Mont des Oliviers.** — Pour le présent numéro de l'*Oriens christianus*, la rédaction a désiré une notice sur les fouilles consacrées par les Pères Blancs à la recherche de l'Éléona, et qui ont abouti heureusement à découvrir la basilique hélénienne du Mont des Oliviers, avec sa grotte *in qua solebat Dominus docere discipulos*, célébrées dans la *Peregrinatio ad Loca sancta* d'Éthérie (ou Silvie d'Aquitaine), dans l'*Itinerarium Burdigalense*, et

dans plusieurs ouvrages d'Eusèbe de Césarée, au IV<sup>e</sup> siècle. Nous répondons volontiers à cette demande qui du reste nous honore. Car si la vénération directe de ce Lieu-Saint enfin retrouvé, peut réjouir la piété des pèlerins de Jérusalem, nous pensons, qu'en dehors de la Palestine, la connaissance de l'emplacement précis de l'Éléona et de son histoire, offrira quelques rayons de lumière à plusieurs de ceux qui s'intéressent aux origines chrétiennes, à l'exégèse du Nouveau Testament et à l'antique liturgie Jérusolymitaine.

Puisque nous devons nous borner ici à raconter nos fouilles, il serait avantageux au lecteur de jeter d'abord un regard sur une carte récente du Mont des Oliviers (F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. *Oliviers*, col. 1781, n<sup>o</sup> 8) et dans les Guides de Palestine qui, à côté de l'Ascension, mentionnent les lieux de pèlerinage nommés le *Paternoster* et le *Credo*, situés précisément sur le terrain des fouilles.

En théorie, où devait-on chercher la basilique de l'Éléona avec sa grotte dans laquelle Notre-Seigneur avait coutume d'instruire ses apôtres? -- Nos recherches historiques<sup>1</sup> nous manifestaient la position de la basilique de sainte Hélène, et le terrain précis des fouilles à entreprendre. C'était sur le Mont des Oliviers, tout près, mais en contrebas de la mosquée de l'Ascension, aux sanctuaires jumeaux du *Credo* et du *Pater* où la tradition Jérusolymitaine mentionne encore certains enseignements du divin Maître et de ses Apôtres. Toutefois nous avons le tort à cette époque, de concentrer toute notre attention sur la crypte du *Credo* quelque soit la vénération dont on l'entourât peut-être dès le VII<sup>e</sup> siècle. Les fouilles devaient nous révéler une autre excavation à l'endroit où l'on avait déjà rencontré une abside en 1870, à l'extrémité orientale du terrain présumé: c'est ici que nous avons eu la joie, au début de l'année, de retrouver les reliques de la véritable grotte de l'Éléona, sur laquelle sainte Hélène édifia sa basilique du Mont des Oliviers en 327. Notre illusion partielle eut son utilité provisoire: elle nous valut de commencer librement les sondages près du *Credo* dans une vigne, propriété des Pères Blancs; de retrouver ensuite les fondations de la basilique et de les suivre dans un terrain vague dont nous étions seulement les gardiens; d'exécuter enfin à coup sûr des fouilles décisives aux abords des constructions modernes.

<sup>1</sup> Cf. *La Crypte du Credo*, article paru dans le défunt périodique: *La Terre Sainte, Revue de l'Orient Chrétien* 1897. pp. 195 — 260, *La Crypte du Credo, Comment on vient de retrouver le grand sanctuaire chrétien du Mont des Oliviers au IV<sup>e</sup> siècle* par le P. Léon Cré des Pères Blancs (Brochure contenant la même étude et de la même année 1897), *L'Éléona et les autres sanctuaires de Jérusalem, reconnus à Rome dans la mosaïque du IV<sup>e</sup> siècle de Saint-Pudentienne*, par le P. Léon Cré des Pères Blancs, publié dans *La Terre Sainte, Revue illustrée de l'Orient Chrétien*, 1901 pp. 49—76.

On se mit à l'œuvre le 19 mai 1910. Sous la direction des Pères Blancs un de leurs domestiques piochait le sol, et une demi-douzaine de petits porteurs de couffins enlevaient les déblais: la très modeste équipe fut doublée quelquefois.

Le premier sondage fit bien augurer de l'entreprise. A deux mètres de profondeur et tout contre le mur méridional du *Credo*, on rencontra un pavement en mosaïque assez belle qu'une trouvaille ultérieure permet de faire remonter jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, si elle ne date pas du IV<sup>e</sup>. Sur un fond blanc se dessinent des cadres de trente centimètres de côté, disposés en diagonale, formés de petites pierres triangulaires de couleur alternativement rouge et noire, et ornés en leur centre d'un bouquet tricolore. Le déblaiement de la chambre fit apparaître, vers l'Est, le seuil d'une porte et même une marche couverte de mosaïques. C'est le plus bas degré d'un couloir en pente — sans doute un escalier démoli — dont la partie haute, dirigée vers le Nord, fut retrouvée contre le flanc oriental de la chapelle du *Credo*, quatre semaines plus tard.

Le travail se poursuit sept à huit mètres au Sud de la mosaïque, et l'on dégaugea quelques maisonnettes étroites dont les assises inférieures sont encore en place, mais dont la destination n'est révélée par aucun détail caractéristique. Ça et là apparaissent des traces d'incendie, des débris de marbres et de verreries, beaucoup de fragment de tuiles et surtout beaucoup de ces tessons de poterie à l'extérieur ondulé qu'on attribue à l'époque romaine. On recueillit enfin une petite lampe byzantine ornée d'une croix.

Le lundi 30 mai, toujours dans le terrain des Pères Blancs, les ouvriers commencent une nouvelle fouille, à une vingtaine de mètres plus à l'orient. Là on trouve plusieurs assises de grandes pierres, en calcaire nommé nari dans la contrée. Les blocs sont grossièrement équarris et posés horizontalement sans mortier, comme un remplissage destiné à combler la déclivité du terrain. A une profondeur variant entre 2,50 m. et 4 mètres, on dégauge successivement la partie inférieure de trois chambres contiguës, toutes les trois pavées en mosaïques blanches. La première de ces chambres forme un rectangle dont les côtés mesurent 3,50 m. et 1,80 m. Trois, et par endroits, quatre assises sont conservées *in situ*.

Plus à l'Est, au delà d'une maisonnette que la Princesse de la Tour d'Auvergne fit bâtir afin d'abriter un remarquable dallage en mosaïques de seize mètres carrés, on trouve à côté d'une énorme pierre de taille, un large puits placé à l'extrémité Sud-Ouest d'une citerne antique. On déblaye ce puits jusqu'à une profondeur de cinq mètres sans rencontrer le fond. Vers le haut de la citerne, on dégauge la base de trois arceaux brisés; ils sont parallèles et écartés seulement d'une

soixantaine de centimètres. Une simple rangée de grandes dalles reposant sur deux arceaux voisins, suffisait donc pour couvrir un si faible intervalle. Avec ce procédé, on multipliait les arceaux à proportion de la longueur à couvrir, mais on évitait les difficultés de la construction d'une voûte. L'architecte Guillemot qui a reconstruit le sanctuaire moderne du *Credo*, affirmait que la partie supérieure de cette crypte avait été primitivement construite de la même manière. C'est la méthode employée en Syrie dans les constructions civiles et religieuses du premier au septième siècle. «Des séries d'arcs parallèles, supportant les dalles du plafond, servirent à couvrir la plupart des salles.» (M. de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 6.) A l'exception de la voûte qui semble avoir été défoncée brutalement, la citerne se présente encore dans un état de conservation parfaite, tout le long des parois que nous avons dégagées. Son enduit consiste en un mortier de briques pilées, rouge, poli, épais et résistant comme le meilleur ciment romain. Forte est la tentation de poursuivre un déblaiement qui ramènerait probablement à la lumière des restes d'antiquité intéressants: car au dessus de cette belle construction souterraine, s'élevait probablement un grand édifice selon l'usage Palestinien. Mais la citerne dépasse les limites de notre vigne, au Nord, et s'étend sous le terrain, dit du *Credo*, propriété de la France, dont nous sommes seulement les gardiens. Enfin la couche de décombres à enlever atteindra une hauteur de huit mètres au minimum: il faut différer ce travail.

Parmi les déblais tirés des fouilles pendant la dernière quinzaine, on remarque beaucoup de morceaux de marbre travaillé, plusieurs colonnettes cannelées en calcaire commun dans le pays, des plaques polies et plus ou moins épaisses de porphyre rouge et de vert antique, des cubes de mosaïques en verre doré ou coloré servant d'ordinaire à la décoration des murailles dans les palais ou les églises byzantines, un grand fleuron et un croissant en marbre jaune et rose polis et découpés comme on en voit dans les riches pavements nommés *opus alexandrinum*, six fragments d'une colonnette en porphyre rouge, polie, brillante, dont la base mesure quatre-vingt-quatre millimètres de diamètre, enfin deux tronçons de colonnes dont l'une atteint jusqu'à cinquante-cinq centimètres de diamètre. Ces restes précieux et une quantité d'autres débris révélaient, sinon l'emplacement, du moins la proximité d'un édifice important, somptueux même. Et pourtant nous n'avions pas encore trouvé un seul mur monumental, appartenant à une basilique.

Le R. P. Fédérin crut que deux ou trois petites tranchées, faites dans le prolongement des lignes Nord et Sud de la crypte du *Credo*, donneraient une réponse décisive. Avant de commencer les fouilles proprement dites dans le terrain appartenant à la France, il convenait de s'assurer qu'on n'allait pas à une déception. Naguère, lorsque la

Princesse de la Tour d'Auvergne eut acquis et restauré les deux sanctuaires dont nous parlons, elle laissa à découvert un pavement de mosaïques en couleurs, au pied du vaste escalier qu'elle avait édifié pour monter du terrain du *Credo* à celui du *Pater*. Cette mosaïque située à 27 ou 28 mètres à l'Est de l'autel de la chapelle du *Credo* se trouve séparé par un intervalle d'environ deux mètres, d'un sol rocheux qui émerge vers le Nord, et renferme de vastes excavations pratiquées pour des sépultures chrétiennes antiques. Entre ce beau dallage, placé probablement à l'intérieur d'un édifice, et les chambres sépulcrales certainement creusées au dehors, il y avait place pour une muraille. C'est ici que le P. Chuzeville fit ouvrir une tranchée le 10 juin 1910. Un seul ouvrier et quelques enfants arabes étaient employés. Dès les premiers coups de pioche, on s'aperçut que le rocher avait été entaillé très régulièrement. A quelques décimètres de profondeur, on rencontra de la maçonnerie, des blocs de silex serrés les uns contre les autres, comme les cailloux dans certains bétons des constructions modernes. Le sondage fut élargi et l'on reconnut de solides fondations mesurant un mètre quarante-deux centimètres de largeur: une pareille base pouvait supporter une de ces murailles monumentales, cherchées vainement durant plusieurs semaines dans la vigne des Pères Blancs. L'autorisation une fois demandée à M. Guayraud, Consul général de France, les ouvriers continuèrent doucement leur travail, droit vers l'Ouest, dans la direction de la fenêtre qui éclaire l'autel moderne du *Credo*. Vers la fin de la tranchée, leur pic rencontra enfin toute une assise de pierres de taille, heureusement laissée en place; hauteur de cette assise: cinquante et un centimètres.

Partout ailleurs, comme du reste en tous les édifices ruinés des environs de Jérusalem, les pierres appareillés ont disparu, emportées à différentes époques dans les cimetières voisins ou pour les constructions de la cité. Cela n'arrête en rien nos recherches. Par bonheur en effet l'architecte du monument primitif, voulant obtenir la solidité et ne craignant pas les dépenses, prit la précaution de creuser de larges fosses dans le rocher trop friable en beaucoup d'endroits, afin d'y loger une couche d'énormes blocs de silex qui donneraient une base consistante à toutes ses murailles. Or ces tranchées dans le roc sont conservées telles qu'elles furent à l'origine. Les quartiers de silex sont aussi restés en place, dédaignés par les chercheurs de pierres de taille parce qu'ils sont lourds, difficiles à équarrir, inutilisables pour la bâtisse car ils prennent mal le mortier ordinaire. Par ailleurs, dans les restaurations hâtives ou économiques des siècles suivants, nous ne rencontrerons jamais le procédé remarquable, mais coûteux du premier architecte. Les tranchées dans le roc et le béton en silex dessinant encore le tracé des murailles dans toutes les directions, nous révèle-

ront d'une manière sûre et inespérée le plan par terre du monument primitif.

En dégageant à l'extérieur, les flancs oriental et occidental de la chapelle du *Credo*, on vit apparaître les larges fondations accoutumées qui dépassent, d'une manière notable, la maçonnerie de la reconstruction contemporaine. Si donc on reconnaît que ces vieux murs parallèles remontent comme ceux de la basilique au IV<sup>e</sup> siècle, on aura la preuve que le dit souterrain existait en ce temps-là et ne saurait être une œuvre du moyen-âge.

Dans la tranchée ouverte à l'orient de la crypte du *Credo*, on remarque l'entrée d'un couloir souterrain très en pente qui, par dessous le mur de clôture, descend vers le Sud en notre vigne, pour aboutir à la marche et à la chambre ornées de mosaïques, trouvées le premier jour des fouilles. Les ouvriers sont alors conduits à une vingtaine de mètres plus à l'Est, dans la persuasion que la muraille méridionale de la basilique devait exister sur une ligne parallèle à la muraille septentrionale explorée tout d'abord, et distante de celle-ci d'environ dix-neuf mètres. L'endroit choisi pour le nouveau sondage, avoisinait la grande mosaïque conservée par la Princesse de la Tour d'Auvergne: à quarante centimètres de profondeur on retrouva le prolongement de cette belle œuvre d'art. En creusant davantage, on vit paraître l'ouverture horizontale d'un caveau sépulcral taillé dans le roc, dans l'intérieur duquel on aperçut vers le Sud un alignement régulier de gros silex. C'étaient les fondements désirés! Conservés intacts dans la tranchée primitive qui traverse un vieux tombeau chrétien, ils révèlent d'une manière précise la ligne de la muraille méridionale de la basilique, à près de vingt mètres de celle du Nord. En dehors du tombeau on eut bientôt rejoint la grande tranchée pratiquée dans le roc, et garnie toujours de ces silex qui devaient nous guider encore, environ trente-cinq mètres droit à l'Est. Mais le travail à peine recommencé dans cette direction, on aperçoit sur la gauche une nouvelle coupure large d'un mètre et demi dans la roche friable: un bloc de silex mesurant un mètre quarante centimètres de longueur repose au fond de la fosse comme un indicateur et un témoin. Voilà donc un embranchement à angle droit ou mieux une nouvelle tranchée qui va perpendiculairement à celle que nous suivions, rejoindre les fondements de la muraille septentrionale. Parallèle à la chapelle du *Credo* dont elle est éloignée de vingt-cinq mètres, cette tranchée transversale, longue elle-même de vingt mètres, donne au terrain que nos fouilles ont contourné, en dehors et à l'Est de la chapelle du *Credo*, une superficie de cinq cents mètres carrés.

Le plan des anciennes basiliques comporte deux grands rectangles, faisant suite l'un à l'autre. Les fouilles ont-elles contourné l'atrium ou bien l'église proprement dite? Rien jusqu'ici ne le révèle d'une façon

décisive. Toutefois, à l'orient et en dehors des angles Nord-Est et Sud-Est du compartiment reconnu, on retrouve les fondations de deux chambres qui se faisaient pendant et occupaient les angles Nord-Ouest et Sud-Ouest du second compartiment encore à explorer. Le joli carré de mosaïques près duquel les fouilles ont si heureusement débuté dans le terrain du *Credo*, appartient au pavement de l'une de ces chambres, mais appartient-il à l'église ou à l'atrium?

A quelques pas de l'extrémité Sud de la tranchée transversale, la reprise du travail amène la découverte d'un appartement antique du plus haut intérêt, quoique situé en dehors de la basilique proprement dite. Au bord méridional de la fouille, large et profonde de deux mètres en cet endroit, le déblaiement fournit de nombreux cubes en pierres de couleur, et même des plaques de mosaïques où l'on reconnaît des fruits et des feuillages. Bientôt, perpendiculairement à la ligne des fondations principales, apparaît un mur dont l'enduit encore intact est orné de dessins en couleurs. Au dessus d'une large bande rouge, se voient des lignes jaunes et brunes qui figurent le bas d'un encadrement. Mais à un mètre environ du sol, le mur décoré manque tout-à-coup, rasé qu'il est, juste au dessous du niveau de la grande mosaïque voisine, à la hauteur présumée du dallage de la basilique elle-même: détail à retenir, car il permet de reconnaître le minimum de l'âge qu'on doit assigner aux fresques et à leur support.

Le déblaiement de la chambre dure plusieurs jours, car on le fait avec précaution, et, vers l'Est, les décombres à enlever atteignent la hauteur de trois à quatre mètres: ce qui est laborieux pour notre modeste équipe. On recueille deux pleins couffins de morceaux de mosaïques, et plus bas encore, des centaines de menus fragments de fresques: la terre légèrement humide qui aurait pu les altérer, leur a conservé une fraîcheur étonnante. Au Nord-Est nous retrouvons la paroi orientale de cette chambre à quatre mètres soixante centimètres de la paroi trouvée la première à l'Ouest. Le P. Ruffier des Aymes recueille là un couffin entier de ces débris de fresques et observe qu'ils ont été détachés d'un mur renversé vers l'intérieur de l'appartement, car leur face couverte de peinture se trouve presque toujours tournée en bas. Voici les six couleurs employées dans la décoration: Bleu, vert, jaune, orangé, rouge, brun foncé. Sur trois côtés, la partie inférieure de la chambre a gardé son mur et ses fresques: le mur septentrional manque, démoli jadis soit pour la tranchée de fondations, soit parce qu'il était constitué par une portion de la grande muraille de la basilique dont presque toutes les grandes pierres appareillées ont disparu. D'après l'examen minutieux auquel se livrèrent plus tard le R. P. Vincent, O. P., et M. Guerritz, peintre hollandais, les fresques conservées sur les parois ne sauraient être postérieures au V<sup>e</sup> siècle. L'ornemen-

tation consiste en une série de panneaux formés de dessins géométriques imitant des appliques de marbre, accostés de figures fort simples: une lune, deux cornes de couleur jaune . . . . C'est une des manières employées à Pompéï, a dit certain visiteur. Laissons aux artistes et aux connaisseurs tout le loisir d'asseoir un jugement motivé.

Pour nous autres profanes, ce qui attire surtout l'attention après le déblaiement, c'est un superbe dallage en mosaïque et un pauvre petit bassin rectangulaire qui subsiste au beau milieu de la chambre. Du côté Nord, le fond de la mosaïque est d'un blanc crème et semé de petites croix noires en lignes très espacées. Le côté Sud ressemble à un riche tapis. Les croix noires ornent le centre de grandes rondelles blanches qui, quand elles semblent se superposer, montrent des segments noirs, et quand elles s'écartent, des interstices d'un rouge pourpre. La mosaïque est dans un état de conservation parfaite et quand on l'arrose un peu, d'un éclat surprenant. L'eau ruisselle alors vers le bas du mur Ouest de la chambre où s'ouvre un tuyau d'écoulement. Ainsi la déclivité n'est pas concentrée vers le milieu comme pour l'*impluvium* d'une antique maison romaine.

Que dire du bassin établi au centre d'un si bel appartement? Il est pauvre, si l'on regarde le mortier ordinaire et l'appareil des pierres dont il est construit. Il est irrégulier et petit; voici en centimètres la longueur des parois intérieures: Ouest = 99; Sud = 74; Est = 102; Nord = 70. Il est peu profond: dix-huit centimètres au dessous du niveau de la mosaïque, et quinze au dessus; total, trente-trois centimètres. Au fond du bassin, dans le coin Sud-Ouest, une cavité et un trou permet le rapide écoulement de l'eau. Voilà assurément un bain; mais un bain dont l'examen captive l'attention des amateurs de l'antiquité. Outre l'exiguité de ses dimensions, sa position au centre d'une vaste chambre ornée de fresques et de mosaïques chrétiennes, et qui surtout est contigüe à la muraille d'une basilique, suggère aussitôt la pensée d'un bain où l'on aurait conféré le sacrement régénérateur par infusion et non par immersion totale. Beaucoup de visiteurs instruits disent spontanément: c'est un baptistère.

Pour l'Eglise de Jérusalem et sur la Montagne des Oliviers, un baptistère de ce genre serait moins anormal qu'on ne pense. Car la *Διδαχὴ* des Apôtres que les critiques s'accordent à dater de la fin du premier siècle ou du début du second, et dont l'origine syrienne ou palestinienne ne semble faire de doute pour personne (Cabrol, *Dict. d'arch. chrét.*, article, *Baptême*, c. 269. 281. 283) admet ouvertement la légitimité du baptême administré avec une triple affusion d'eau sur la tête du catéchumène. «Pour le baptême, . . . baptisez dans l'eau courante. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau, et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as [assez] ni de

l'une ni de l'autre, verse trois fois de l'eau sur la tête, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.» Mais laissons aux maîtres compétents tout le loisir d'exposer les raisons qui leur font reconnaître ici un véritable baptistère: après leur verdict, on nous accordera plus de crédit pour examiner, au point de vue de l'histoire, certaines conséquences archéologiques que nous entrevoyons.

Continuons le récit du travail. Dans le but de vérifier certaines conjectures architecturales, suggérées par les fouilles précédentes, on suspend les recherches vers l'orient, et l'on pratique un sondage à quelques pas au Nord-Est du baptistère. Presque à fleur de sol se présente un mur épais, grossièrement bâti et oblique par rapport à toutes les constructions déjà explorées. A côté de cet ouvrage récent, à deux mètres environ de profondeur, apparaissent des pierres plates, de grandeur variée, qui en guise de cercueil recouvrent et entourent des restes d'ossements humains. Sur une de ces dalles à peine nivelées, le R. P. Vincent, O. P. à qui rien n'échappe, aperçoit le premier une inscription gravée à la pointe et consistant en trois lignes de majuscules grecques. Les lettres qui, comme l'*omicron*, sont d'ordinaire ovales ou arrondies, ont ici la forme rectangulaire.

ΒΗΚΗΚΕΑ | ΠΙΟΥΜΟΝ | ΑΖΟΝΤΟC

L'épigraphie de cette tombe du moine Césaire indiquerait, me dit-on, une époque assez basse, le V<sup>e</sup> ou le VI<sup>e</sup> siècle. A considérer sa place dans l'édifice et sa pauvreté extrême, il faudrait peut-être la descendre jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, après l'incendie de la basilique de l'Eléona par les Perses en 614.

Quelques jours après cette trouvaille, nous cherchions à l'Ouest de la propriété du *Credo*, une trace quelconque des murailles les plus occidentales de la basilique dans le but de résoudre la question alors incertaine de son orientation. Or, au beau milieu du chemin public nous trouvions d'abord des fondations parallèles à la crypte du *Credo* et d'une longueur de six mètres avec la largeur accoutumée; puis à l'extrémité Nord de ce débris de mur, une seconde dalle funéraire, encore placée horizontalement sur un tombeau chrétien. Dimensions de cette pierre tombale: hauteur 0,65 m; largeur 0,72 m; épaisseur 0,20 m. L'épigraphie consiste en deux lignes de caractères grecs qui ne forment qu'un seul mot:

ΕΙCΙΑ  
ΩΡΟΥ

Ce nom propre d'Isidore ne nous dit rien. Les lettres sont gravées profondément; leurs dimensions, variées. Hauteur et largeur de la première lettre: douze et huit centimètres; hauteur et largeur de la dernière, vingt-et-un et neuf centimètres. L'*epsilon*, le *sigma*, l'*oméga*,

l'*omicron* sont formés de lignes droites comme dans la première épitaphe et appartiennent sans doute à la même époque tardive.

Le tombeau le plus considérable que nous ayons rencontré, se trouve à une quarantaine de mètres du précédent, sous les fondations septentrionales de l'église et se prolonge sous terre vers le Sud, jusque près de l'endroit où gisait l'épitaphe du moine Césaire. Sept marches très hautes, taillées dans le rocher en dehors de la basilique, descendent sous les fondations soutenues ici par un pilier en maçonnerie. Un second escalier conduit à deux chambres funéraires presque entièrement comblées par la désagrégation du plafond, et suivies encore, semble-t-il, d'une autre salle plus basse et plus éloignée vers le Sud. Serait-ce le caveau que sainte Mélanie fit fabriquer dans l'*Apostolium* pour enterrer sa mère Albina et son mari le sénateur romain Pinianus? Le déblaiement nous réserve peut-être des choses intéressantes, mais il faut reprendre le travail principal et trouver avant tout le plan complet de la basilique.

Le 18 juillet, après avoir suivi fidèlement la tranchée garnie de silex à l'Est du baptistère, on atteint deux nouvelles mosaïques situées au Sud de la galerie occidentale du *Pater*. L'une, toute blanche, conservée à trois mètres de profondeur et en dehors de la grande muraille, n'a pas été dégagée dans toute sa largeur. L'autre, à un niveau plus élevé d'un mètre et à l'intérieur de l'édifice, constitue un riche tapis, long de quatre mètres soixante-dix centimètres, reste du dallage primitif de la basilique. Sa bordure figure l'enroulement de deux cables multicolores: une couleur ocre très prononcée succède parfois au jaune, et le rouge est nuancé par un ton presque pourpre. Mais le dessin central nous intéresse encore plus que la bordure. C'est la reproduction agrandie de la mosaïque trouvée au premier jour des fouilles dans la vigne des Pères Blancs, à cinquante-cinq mètres de là. Les cadres ont quarante centimètres au lieu de trente, et une quatrième couleur s'ajoute dans le bouquet central. Celle-ci est plus soignée; mais l'une et l'autre sont de même style: seraient-elles de la même époque?

Cinq mètres au delà de cette belle mosaïque, neuf mètres trente-cinq centimètres à l'orient de l'extrémité Sud-Ouest du cloître du *Pater*, les ouvriers rencontrent enfin une tranchée perpendiculaire à celle qu'ils ont suivi; celle-ci remonte au Nord vers l'intérieur du *Pater*. Plusieurs pierres parfaitement taillées et de grand appareil sont encore *in situ* à cet embranchement. Mais près de là une grosse pierre appareillée, jointe aux fondations antiques, fait un retour d'angle vers l'Est. Per là nous comprenons que nous ne trouverons la muraille orientale de la basilique que dans le jardin du *Pater*.

Le 21 juillet on ouvre une tranchée dans ce jardin, tout près de la porte par où l'on entre d'ordinaire dans le quadruple portique. Au

moyen d'un repère aussi exact que possible, on dirige le travail vers le retour d'angle constaté en dehors du cloître. Parmi les déblais, on recueille un fragment de tablette bien polie en marbre blanc, teinté de bleu, d'un emploi commun au temps des Croisades. La plaque épaisse de vingt-cinq millimètres et haute de douze centimètres conserve un débris de trois lignes d'écriture. Onze majuscules latines, hautes de vingt-neuf millimètres environ, mais presque toutes mutilées, s'y reconnaissent aisément comme appartenant à trois mots latins: ADVEN . . . | . . . VOLV . . . | . . . LO . . . Les trente-deux panneaux en faïence émaillée qui ornent le quadruple portique qui nous entoure, et qui offrent à nos regards l'Oraison Dominicale en trente-deux langues différentes, nous suggèrent aussitôt l'idée que nous avons entre les mains le débris d'une inscription de la même prière en latin:

. . . . AÐVENiat regnum tuum,  
fiat V⓪L Vntas tua sicut  
in coeL⓪ et in terra . . .

Dans un but d'utilité ou d'ornementation, le graveur creusa deux gros points, comme les foyers d'une ellipse, à l'intérieur de l'ovale des majuscules D. O. O. Ce détail aidera peut-être les épigraphistes à déterminer la date approximative de cet humble, mais intéressant débris.

Cependant, les ouvriers creusent dans le jardin du *Pater* et découvrent les montants en pierre d'une porte donnant accès dans un corridor rempli de décombres. On trouve aussi un fragment d'archivolte et deux tronçons de colonnes. On déblaye ensuite une petite cour où l'on descend par trois degrés; puis, par des marches demi-circulaires, on pénètre entre les montants de la porte, dans le corridor souterrain qui se dirige vers le Sud. Mais ici rien ne semble antique, car la taille des pierres et divers indices révèlent un ouvrage du moyen-âge. On dirait un petit ermitage installé dans une ruine. Enfin sur la gauche, apparaissent les fondations en blocs de silex et la dernière tranchée que nous cherchions à l'Est: elle est toute entière pratiquée dans le rocher et sa largeur dépasse deux mètres: voilà une base capable de porter la muraille orientale de la basilique.

En poursuivant les fouilles vers le cénotaphe de la Princesse de la Tour d'Auvergne, on découvre un mur demi-circulaire dont l'épaisseur ne dépasse guère trente centimètres mais qui s'adosse partout au rocher. C'est une abside, large seulement de trois mètres et dont les quatre assises inférieures descendent bien au-dessous des fondations monumentales, comme si elles appartenaient à une chapelle souterraine. Toutes les pierres appareillées de cette absidiole sont percées d'un ou de plusieurs trous carrés. Et du fond de ces trous, on retire des cram-

pons de cuivre, du plâtre et des chevilles en marbre blanc: appareil manifestement destiné à fixer soit le marbre des inscriptions, soit plutôt le stuc peint dont on recueille au milieu des décombres des centaines de fragments, tandis que d'autres adhèrent encore aux murailles. Entre toutes les couleurs, un bleu d'azur intense — du bleu de cobalt, nous dit un peintre — attire surtout les regards: il n'y en a pas de semblable dans les fresques du baptistère. En arrière de l'absidiole qui est exactement dans l'axe de la basilique, nous ne voyons trace ni d'une porte principale, ni d'une abside pour l'église supérieure, mais seulement la tranchée, large de deux mètres dix centimètres qui doit pourtant constituer la limite orientale de l'édifice. Car en dénudant le terrain, encore une dizaine de mètres plus à l'Est, par excès de précautions, nous trouvons le rocher à sa hauteur naturelle sans la moindre entaille ou construction qui décele le travail de l'homme. D'autre part, la grande tranchée derrière l'absidiole est située à la distance de soixante-dix mètres des fondations parallèles naguère constatées dans le chemin public à l'Ouest du *Credo*. Soixante dix mètres de long et vingt de large: voilà des dimensions assez respectables.

Notre absidiole ne saurait différer de l'abside qu'on rencontra en 1870 en creusant les fondations du cloître du *Pater* et dont nous écrivions en 1897 qu'elle marquait, ainsi que la crypte du *Credo*, les limites extrêmes en dedans desquelles il fallait chercher la basilique primitive. Mais nous l'avouons en toute franchise: en attendant les fouilles, seules décisives dans l'espèce, nous nous figurions souvent l'abside de l'Eléona comme superposée à la crypte du *Credo*. Toutefois diverses raisons d'architecture que nous signalait le R. P. Vincent, nous inclinaient peu à peu à chercher au contraire le chevet de l'Eléona à l'Orient. Le manque de tout vestige d'architecture dans la grande tranchée orientale, juste en arrière de l'absidiole, où l'on aurait pu espérer une trace de l'abside de l'église supérieure, prolonge naturellement notre indécision. Heureusement la découverte d'une grotte antique en avant de l'absidiole, vient nous montrer sans doute possible, le centre religieux de l'église, et l'orientation véritable reçoit une confirmation éclatante quand nous trouvons, au centre du terrain du *Credo*, une très vaste citerne qui nous révèle sûrement la place de l'atrium.

Racontons ces deux trouvailles décisives et nous aurons fini. Le tunnel que nous avons rencontré sous le jardin du *Pater-noster* (à quelques mètres de la porte par où l'on entre d'ordinaire dans les portiques) se prolongeait droit au Sud entre deux murs en mauvaise maçonnerie, et en aboutissant au coin Nord de l'absidiole, passait au dessous du rocher naturel formant comme une voûte. Or à mesure qu'on la dégagait des décombres, cette partie rocheuse attirait davantage l'attention. Les pierres appareillées du coin Nord de l'absidiole, sont posées

comme pour buter cette roche et la soutenir. Le dessus de ce rocher domine notablement une mosaïque blanche que nous identifions avec le pavé de la nef septentrionale de l'église supérieure.

Le 19 décembre 1910, on cherche à s'assurer en partant de l'absidiole si le rocher en question se continue vers l'occident. En dégagant la paroi Nord de la crypte, on voit que les pierres taillées sont percées de trous, comme dans l'abside. A un mètre quatre-vingts centimètres, un retour de mur vers le Nord annonce un second passage parallèle au tunnel. Ici on trouve encore deux crampons de cuivre oxydé, des fragments de plaques en marbre blanc, un enduit couvert de peintures parmi lesquelles on voit du bleu céleste, du vert et beaucoup de rouge. On ramasse même une monnaie de Constance II, fils de Constantin. A un mètre douze centimètres plus à l'Ouest, un mur recommence qui, avec la fin du précédent, forme comme une porte et sert de montant pour soutenir une masse rocheuse en guise de linteau. Entre les deux, on dégage peu à peu un palier, puis toute la partie inférieure d'un escalier. Quatre marches de vingt-deux à vingt-cinq centimètres de hauteur sont conservées, ainsi que le bas d'une cinquième. Avec une sixième, on atteindrait le niveau du dallage en mosaïque blanche de la nef septentrionale de l'église supérieure. Bref, on dirait un escalier latéral qui, comme de nos jours à Bethléem, faciliterait la circulation entre la crypte et la basilique.

En prolongeant le déblaiement vers l'Ouest, on s'aperçoit que la partie Nord-Ouest de la crypte est constituée par une voûte rocheuse qui descend comme la retombée d'une caverne ordinaire, et finit complètement à un mètre quatre-vingts centimètres à l'Ouest de l'escalier. Plus de doute possible. Nous sommes dans l'intérieur d'une caverne dont le plafond est en majeure partie effondré. Et tous les murs que nous avons dégagés sur le flanc septentrional de la crypte jusqu'à une profondeur d'environ trois mètres et demi au dessous du sol actuel, ne furent établis jadis que dans le but de soutenir les débris du plafond rocheux de cette grotte qu'on avait donc un grand souci de préserver d'une ruine totale. Cependant, à l'Ouest de la fouille, les ouvriers ont atteint les fondations récentes de la galerie occidentale du *Pater* et vont fatalement s'arrêter, quand tout-à-coup, à un mètre trois quarts au dessus du sol de la crypte nous remarquons une entaille verticale dans le rocher. De haut en bas on suit cette coupure en enlevant avec précaution quelques pierres et même le montant d'un chancel dont nous avons déjà retrouvé la tête parmi les décombres qui obstruaient l'escalier voisin. La coupure verticale, de la hauteur d'un homme, semble vraiment le côté d'un corridor taillé dans le rocher, et nous révèle une troisième entrée dans la crypte, probablement même la principale: car, autant qu'on le peut conjecturer, son centre doit coïncider

à peu près avec l'axe de la basilique. Impossible pour le moment de vérifier l'hypothèse. Ne serait-il pas très imprudent et dangereux de fouiller davantage dans ce coin Sud-Ouest du jardin du *Pater*, à quatre mètres au dessous des colonnades déjà plusieurs fois ébranlées et endommagées par des tremblements de terre? — Néanmoins, notre joie est vive, car nous avons certainement retrouvé la moitié de la fameuse grotte qui servait de crypte à la basilique de sainte Hélène.

L'orientation était désormais certaine. Le R. P. Fédérin eut alors l'idée de faire une contre-épreuve. La moitié orientale du terrain exploré contenant l'église proprement dite, la moitié occidentale doit receler l'atrium. Or l'atrium comportait d'ordinaire un puits, une citerne dont l'eau servait aux ablutions des fidèles. Sur le terrain du *Credo* et à partir des quatre coins de l'atrium présumé on trace donc deux diagonales en forme de croix de Saint-André, et à l'intersection des lignes on commence une large excavation. S'il n'y a point de citerne, le roc sera vite atteint, constaté qu'il est, tout près de là, à un mètre ou un mètre et demi de profondeur. Mais dans ce forage central, il faut descendre d'abord trois mètres et demi à travers des décombres sans intérêt; puis quatre-vingt-cinq centimètres à travers des restes d'incendie, terre noircie et pierres calcinées; encore un mètre et demi à travers des fragments d'architecture, dalles ou pierres appareillées; enfin quarante-cinq centimètres à travers des tessons de toute sorte, empâtés dans une vase blanche et dure, où l'on remarque surtout les poteries à extérieur ondulé qu'on nomme ici romaines, et de nombreuses petites fioles également en terre cuite qui n'ont perdu qu'une de leurs anses. Ce n'est qu'à six mètres et demi de profondeur qu'on atteint un ciment horizontal, dur, épais, et composé de chaux, de sable et de poteries broyées. Manifestement nous sommes alors au fond de la citerne dont on soupçonnait l'existence. On cherche aussitôt les autres dimensions: d'Est en Ouest on trouve onze mètres soixante-quinze centimètres; du Nord au Sud, huit mètres quarante-cinq centimètres. Le compartiment occidental, en dedans duquel on mesure une telle excavation ne saurait être que l'atrium de la basilique, et une telle citerne qui — même en ne calculant pour sa profondeur que les cinq mètres soixante-dix centimètres qui sont au dessous de la surface du roc, — peut emmagasiner cinq cent soixante-cinq mètres cubes d'eau au minimum, possède une réserve suffisante pour les besoins de l'église et de ses dépendances.

Les vastes tranchées dans le roc où reposaient les murailles de l'atrium formaient déjà un encadrement immense autour de la citerne centrale. Entre les deux, nous constatons l'existence d'un second rectangle, entaillé aussi profondément dans le roc, mais dépourvu de béton en silex: serait-ce une base préparée pour assurer la solidité des colonnades de l'atrium?

L'atrium une fois reconnu, l'attention se reportait plus vive vers la grotte effondrée, découverte au coin Sud-Ouest du jardin du *Pater*, et qui constitue évidemment le point capital de l'église. Y aurait-il moyen de la dégager davantage sans manquer à la prudence, et raison suffisante d'enlever encore quelques décombres tout contre les fondations modernes du portique méridional? — Une nouvelle trouvaille amena tout doucement la réalisation de notre très vif désir. Sous le coin Nord-Ouest du grand escalier moderne qui monte du terrain du Credo à celui du *Pater*, on avait retiré d'un trou conique pratiqué dans le rocher, un superbe chapiteau byzantin en forme de corbeille du haut de laquelle s'échappent des feuilles d'acanthé. Si, à quelques pas vers l'Est, on parvenait à découvrir une trace de colonne à sa place primitive, nous aurions une donnée pour reconnaître l'entrecolonnement et l'alignement des colonnes entre les nefs de la basilique. Un sondage pratiqué à l'endroit jugé propice, c'est-à-dire, devant la porte du musée du *Pater*, ne laisse apercevoir aucune trace de colonne, mais fait apparaître un bloc appareillé de fort belles dimensions: un mètre huit centimètres du Nord au Sud; un mètre quatre centimètres de l'Est à l'Ouest; soixante-deux centimètres de hauteur. Le plus intéressant c'est que la face méridionale de cette pierre remarquable coïncide avec le prolongement de la coupure verticale dans le rocher, reconnue comme un bord de l'entrée principale dans la grotte à dix mètres plus à l'Est. A la grosse pierre appareillée nous trouvons bientôt sa correspondante à deux mètres quarante centimètres vers le Sud. Entre les deux blocs, voilà de la maçonnerie obstruant l'escalier ou le corridor qui, avec une pente de dix à onze centimètres par mètre, nous conduirait au sol de la grotte, si nous pouvions nous glisser sous le pavillon et la galerie occidentale du *Pater*. Mais impossible de pratiquer un souterrain long de onze mètres sous les constructions modernes, sérieusement endommagées par les tremblements de terre. Toutefois, vu la déviation de l'entrée de la grotte au Nord, par rapport à l'axe soit de la basilique primitive, soit du cloître moderne, nous avons l'espoir de retrouver au delà de l'obstacle, et dans le coin Sud-Ouest du jardin, le bord méridional de l'entrée de cette grotte.

Le 9 janvier 1911, on descend de nouveau dans le coin Sud-Ouest du jardin et l'on fait tomber les décombres qui emplissent l'angle formé par le portique de l'Ouest et du Midi. Bientôt apparaît au Sud, une seconde coupure verticale dans le rocher, à un mètre soixante-dix centimètres de sa parallèle et nous avons ainsi la largeur exacte de l'entrée principale de la grotte dans la direction de Jérusalem. Mieux encore. Le rocher dont nous venons de constater la coupure, remonte beaucoup plus haut, se courbe comme l'amorce d'une voûte et s'arrondit juste à l'angle Sud-Ouest du jardin du *Pater*. Dans cette concavité,

nous retrouvons des fragments d'enduit, peints en vert, en rouge et surtout en bleu. Le rocher lui-même est percé de trous nombreux, comme les murs de soutènement observés précédemment. Ça et là se voient des tenons en cuivre auxquels adhèrent encore du plâtre et des morceaux de marbre, destinés évidemment à fixer soit les tablettes de marbre dont on recueille encore sept ou huit débris, soit surtout l'enduit orné de peintures qui seul se comprend bien dans les courbures de la voûte rocheuse. Plus bas gisaient au milieu des décombres, plusieurs tronçons de colonnes dont l'une mesure quarante-deux centimètres à la base, des plaques de porphyre noircies par le feu, du bois carbonisé et des cendres. Trois assises de grosses pierres grossièrement équarries semblent dire qu'à une époque inconnue, la grotte fut limitée intentionnellement à l'Ouest, et murée peut-être dans le but d'empêcher la chute complète de la roche qui surplombe. Enfin un sondage horizontal fort discret dans les fondations récentes du portique méridional du *Pater*, permet d'apercevoir un mur ancien percé de trous, garni d'une feuillure, et donc semblable au pilier situé juste en face vers le Nord. C'est donc une porte symétrique qui annoncerait un escalier remontant dans la nef méridional de la basilique, et assurerait comme de l'autre côté, une circulation facile pour la vénération de la grotte. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse que nous ne saurions vérifier en ce moment sans compromettre la solidité du portique méridional du *Pater*, voilà une quatrième entrée dans cette crypte mystérieuse dont la dimension certaine de l'Est à l'Ouest atteint six mètres et demi à peine.

En attendant les recherches complémentaires que permettra le retour de la belle saison, nous terminons les fouilles le 10 janvier 1911. Pour le moment avec son talent admirable et son acribie si hautement louée par tous les Palestinologues sans exception, le R. P. Hugues Vincent, O. P., doit publier dans la *Revue Biblique*, avril 1911, un article magistral, des plans dessins, photogravures, qui utilisent tous les détails d'architecture et les débris intéressants, ramenés au jour par la pioche de nos ouvriers.

LÉON CRÉ  
des Pères Blancs.

**Zum illustrierten syrischen Evangeliar des jakobitischen Markusklosters in Jerusalem.** — In den *Monatsheften für Kunstwissenschaft* IV S. 260 Anm. 1 habe ich „mit Rücksicht auf die souveräne Nichtbeachtung meiner unter schweren Opfern erworbenen Prioritätsrechte auf die Publikation der von mir in Jerusalem aufgenommenen Dinge, mit welcher K. Lübeck in der *Wissenschaftlichen*